



Interface n°100

Maison de la Mémoire de Mons

TRIMESTRIEL - Numéro 100 - NOVEMBRE 2012

Petit livre d'art

Table des matières

Editorial.....	1
Comment fonctionne la Maison de la Mémoire ? (Jean Schils)	2
Les chantiers de la Maison de la Mémoire (Jean Schils)	4
Ramint'Vances (Marcel Lecomte)	6
Pourquoi suis-je à la Maison de la Mémoire ? (Louis Thiernesse).....	10
Mémoire (Anne-Marie Dierick)	11
Comment un jeune Montois s'identifie (Sébastien Habets)	12
Des Cisterciens à Coco Chanel (Christine Van Bastelaer)	14
Goddiaarch et mémoire (Jacky Assez)	16
Bâtisse et mémoire, copie et amnésie (Gérard Bavay)	18
Mais de quelle mémoire parlons-nous ? (Gérard Bavay)	20
Du matériel à la mémoire (Paul Dacosse)	24
La peinture et la mémoire (Jocelyne Dehant)	26
Sculpture et mémoire (Paul Desnoux)	30
Mémoire en images - Le Fonds d'Archives Photographiques sur Mons (André Faehrs)	32
Le roman et l'Histoire (Marie-Claire George)	36
Peut-on vivre sans mémoire ? (Didier Georges)	38
Le couvent des Soeurs Noires, lieu de mémoire (Jean Schils)	40
Histoire et mémoire font-elles bon ménage ? (Corentin Rousman)	42

E-mail : maisonmemoire@hotmail.be
Site Internet : <http://www.mmemoire.be>
Compte banque : BE62 7765 9814 6961

EDITORIAL

Le voici donc, ce numéro 100 !

Vous l'avez entre les mains.

Il est le témoin de 25 années d'activité.

Alors nous l'avons voulu original ...

Vous y trouverez des articles écrits par les membres du groupe porteur et par l'un ou l'autre sympathisant.

Ces articles forment une sorte de kaléidoscope, qui explore la mémoire autant que la Maison de la Mémoire.

Ils sont à la fois le reflet d'un projet et d'un objet.

Ils racontent ce que nous vivons et ce que nous pensons.

Ils sont un hommage à tous ceux qui ont animé et soutenu notre association.

Un hommage aussi au fondateur des Maisons de la Mémoire, Albert d'Haenens, que nous voulons associer à cet anniversaire et à qui va toute notre gratitude.

Jean Schils
Président de la Maison de la Mémoire de Mons



Comment fonctionne LA MAISON DE LA MÉMOIRE ?

Jean Schils, Président de la Maison de la Mémoire

Je me souviens d'un colloque à Québec, au cours duquel j'avais été amené à dire que nous organisions une vingtaine d'activités par an sans bénéficier de subsides ni de salariés. Quelle ne fut pas ma surprise d'entendre quelqu'un grommeler « C'est impossible ! ». Eh bien non, ce n'est pas impossible puisque nous le faisons depuis des années ...

Tout est question d'enthousiasme et d'organisation. Sans enthousiasme, pas de dynamique ni de bonnes volontés. Sans organisation, pas de réalisations concrètes ni suivies.

La première caractéristique de notre organisation, c'est qu'elle repose moins sur un conseil d'administration que sur un groupe porteur d'une quinzaine de personnes. Il se réunit une fois par mois, de 19 à 21 heures et comprend tous ceux et celles qui animent la Maison. C'est le cœur de la centrale : lieu de communication, de débat, de décision tout à la fois. C'est là qu'est fixé le programme annuel, clôturé à la Toussaint de l'année précédente. C'est là aussi que sont décidés les chantiers.

Les membres du groupe porteur se répartissent les responsabilités. On distingue les responsables des cycles et les responsables des secteurs.

Les cycles sont les catégories d'activités : expositions artistiques (Palettes), expositions historiques (Parcours), activités littéraires (Paroles), conférences (Patrimoine), concerts (Pavillons), excursions (Périples),...

Les secteurs sont la présidence, le secrétariat, la trésorerie, la communication, l'intendance, le Fonds Goddiarch (collection d'œuvres d'art), le Fonds d'Archives Photographiques (propriété d'André Faehrès),...

Les membres du Groupe Porteur peuvent aussi rejoindre des cellules, qui se réunissent autant de fois que nécessaire pour faire aboutir un projet. Ainsi par exemple, une cellule permanente prend en charge la programmation tandis que d'autres seront mises sur pied pour préparer une activité spécifique (par exemple, une grande expo, la rénovation du site Internet, la préparation d'un colloque,...) ou pour travailler sur un chantier (voir l'article consacré à ce sujet).

Bien sûr, l'association est chapeautée, comme toute asbl, par un conseil d'administration mais celui-ci est réduit à 4 personnes : le président, le trésorier, le secrétaire, le directeur des Ateliers des FUCaM. Il assume seulement la responsabilité juridique et financière de l'association. Un commissaire aux comptes vérifie ceux-ci.

A part un petit subside annuel accordé par la Ville à toutes les associations, tous nos moyens financiers sont générés par les cotisations, les publications et les activités. Cela n'est possible que dans la mesure où nous ne sous-traitons rien à l'extérieur, tout étant pensé et réalisé de A à Z par nos membres.

Autre élément essentiel, le partenariat avec l'UCL-Mons nous permet de bénéficier de tous les espaces nécessaires, chauffés et entretenus tandis que le secrétariat des Ateliers peut aussi servir de relais et répercuter les sollicitations extérieures.

Enfin nous multiplions autant que possible les partenariats externes, source de collaborations fructueuses et d'enrichissement mutuel.

Comme on le voit, notre organisation est tributaire de l'enthousiasme de nos membres.





Les CHANTIERS DE LA MAISON DE LA MÉMOIRE

Jean Schils, Président de la Maison de la Mémoire

Pour une personne non avertie, la Maison de la Mémoire de Mons se réduit à la somme des manifestations destinées au public et reprises dans le dépliant-programme annuel. Cela revient à faire de la Maison de la Mémoire une sorte de centre culturel, ce qu'elle n'est pas.

Notre association s'est construite d'abord sur une conviction, à savoir que notre société est en proie à une accélération de l'Histoire qui la conduit, d'innovation en innovation, vers une sorte de fuite en avant incontrôlée. Les enjeux en deviennent moins perceptibles et plus compliqués à maîtriser. Il est inutile de s'y attarder tant c'est devenu évident. Nous pensons que la mémoire collective peut nous aider à comprendre ce que nous sommes et de nous permettre de faire des choix pertinents. C'est pourquoi nos diverses manifestations comportent toujours une réflexion sur le présent.

Cette conviction se double d'une méthodologie basée sur l'approche multiforme, pour ne pas dire multidisciplinaire, des questions mémorielles. Loin d'être la chasse gardée des historiens, ces questions entrent dans les préoccupations de tous. La littérature, la poésie, la musique, les arts plastiques, etc... occupent chez nous une place centrale car elles permettent une perception plus large des enjeux de mémoire. En bref, nous ne nous contentons pas des vecteurs historiques classiques que sont le texte, la conférence ou la visite guidée. Le patrimoine, au sens large du terme, se réfère à nos cinq sens.

Cette démarche nous amène à ouvrir des ce que nous appelons des chantiers, soit en vue d'une recherche, soit en vue de la concrétisation d'une manifestation plus ambitieuse. Entre trois et cinq membres du groupe porteur forment alors une cellule qui prend en charge le chantier.

Ainsi par exemple, depuis plusieurs années, un chantier a été ouvert sur les demeures privées à Mons. Œuvre de longue haleine car elle suppose de nouer des relations de confiance avec les propriétaires de ces maisons et d'avancer pas à pas, chaque maison faisant l'objet d'une analyse et d'un rapport.

Autre exemple : les voies anciennes. Au cœur d'un partenariat européen avec les pays voisins, la voie romaine est importante pour la Wallonie, dont elle a été la première épine dorsale. Notre travail, en partenariat avec la Fédération Wallonie-Bruxelles et divers musées, a débouché sur deux journées de réflexion et sur un livre : La chaussée romaine de Bavay à Tongres.

Cela nous amène à un autre chantier majeur : nos publications. Outre des fascicules liés à des expositions, nous avons publié quatre ouvrages plus ambitieux : l'un sur le couvent des Capucins, un autre sur celui des Sœurs Noires, le troisième sur Mons durant les grands travaux, le dernier sur la voie romaine.

Mentionnons encore les dynamiques de chantier créées autour du Fonds d'Archives Photographiques sur la Ville de Mons (d'André Faehrs), en constant développement, ou du Fonds Goddiarch (géré par Jacky Assez), source d'inspiration pour certaines expositions artistiques.



Il existe encore un chantier permanent, celui de la mémoire des Sœurs Noires, qui doit rester une préoccupation constante. Ou encore des chantiers plus brefs, liés par exemple à la célébration de notre 25e anniversaire ou à la rénovation de notre site Internet.

Bref, il y a du pain sur la planche car les chantiers sont un élément d'identité incontournable de notre Maison.

Journée de réflexion sur les voies anciennes, 16 janvier 2010



Ramint'vances

Marcel Lecomte, trésorier

Du haut de mes 90 ans, je regarde vivre mes compatriotes. Surtout les plus jeunes, et je revois comment je vivais cette même tranche de vie. C'est ainsi que sont nées les « Ramint'vances ». Serait-il déjà venu le temps des « Ramint'vances » pour la Maison de la Mémoire? 25 ans qu'elle existe, qu'elle fonctionne régulièrement, de la même manière.

Ce n'est pas par hasard, la Maison tient par la volonté d'un homme :

JEAN SCHILS / PIERRE MOINY.

Vous avez bien lu. Derrière ces deux noms, il n'y a qu'une personne, une volonté. Jean préside parce que Pierre est le secrétaire, Pierre est secrétaire parce que Jean est le président. C'est à ma connaissance, la plus formidable « paire » opérant à la tête d'une ASBL sans jamais dévier de l'objectif fixé par le Professeur d'Haenens, père du réseau des Maisons de la Mémoire.

Il y a 25 ans que cela dure avec la même règle de conduite, dans le même esprit, en toute indépendance, sans jamais rien demander, sans compromission. « Ne pas grimper bien haut, mais tout seul. » Cela fonctionne depuis 25 ans.

J'avais 65 ans quand je suis arrivé à la Maison de la Mémoire, quelques mois après sa création, amené par Pierre. J'ai découvert un autre monde, rencontré des femmes, des hommes jeunes et attachants qui voyaient les choses autrement que moi. Tout juste pensionné, c'est la crainte de l'inactivité qui m'a décidé à rejoindre la « Maison » et j'y suis toujours. Je me souviens de mon premier contact dans la salle du Tiers Ordre au couvent des Capucins dont j'ignorais qu'il pouvait en exister un dans la ville, ma Ville ! Les Pères Capucins : Symphorien, Roland, René, Charles, ...

Il y avait du monde autour des tables réunies au centre de la pièce : Jean-Marie, Jacques, Benoît, Daniel et les autres, beaucoup de monde, beaucoup de curieux inquiets de l'arrivée de cette « maison », du « petit nouveau » dans le ciel culturel montois, qui se demandaient quelles étaient ses intentions et si elle pouvait représenter un danger ... Moi, je me demandais ce qui allait se passer, ce qu'on allait dire et faire. Mais on fêtait à Mons le 13e centenaire de la mort de Sainte Waudru et c'était un sujet de lancement idéal. Très rapidement, j'ai fait la connaissance de Jean Schils. Il ne débordait pas de joie à me voir débarquer, il a fait confiance à Pierre, ... comme toujours ! J'y suis retourné, les choses se sont mises en place, j'ai trouvé mes marques. Avec Jean-Marie Bailly comme « patron », nous avons construit les « blocs » d'exposition, tous les samedis matin. Nous nous retrouvions pour scier, assembler, peindre. Nous fabriquions notre matériel pour les futures activités. Des dames sont venues nous rejoindre, Christine, Mic, Anne, ... des filles épatantes. Leur arrivée a largement compensé le départ des curieux, de ceux qui n'ont pas voulu poursuivre. Si l'équipe était moins nombreuse, elle a gagné en qualité. Lentement Jean Schils construisait la Maison, de nouveaux liens se tissaient entre nous, nous devenions des amis. De l'extérieur, des hommes formidables nous témoignaient une sympathie agissante. Depuis 25 ans, sans jamais faire défaut, Jean-Maurice Servais et Jacques Hamaide, dans des registres différents, nous ont aidés, soutenus, encouragés. Des gens de cette nature, cela ne court pas les rues et je tiens à ce qu'ils sachent que je n'oublie pas, que j'apprécie et que nous les tenons en très haute estime.

Nous nous retrouvions avec plaisir, dès lors la partie était gagnée. L'amitié, c'est la base d'une ASBL où il n'y a que des bénévoles ; nous étions prêts pour « durer ».

C'est alors qu'un drame affreux est survenu : notre ami, Daniel Merelle, est décédé. Il était jeune et généreux, l'ami de tous. Je pense toujours à mes visites à Aulnois, à la chaleur de son accueil, mais aussi je me souviens de son épouse, de la gentillesse de ses filles, Marie et Hélène.

J'ai succédé à Daniel comme trésorier et comme nous n'avions pas d'argent, c'était assez simple ... ou difficile, c'est selon !

Un autre grand bonhomme de la Maison de la Mémoire était Jacques Attout, curé de Genly, aumônier des spéléologues mais prêtre avant tout et touche-à-tout de génie. Son action a été déterminante pour nous : des idées géniales, un fabuleux carnet d'adresses et par-dessus tout une extraordinaire chaleur humaine. J'aimais cet homme d'une rare qualité !

Un autre grand ami de notre Maison c'est François Collette qui animait nos activités par de brillantes conférences qui nous ont fait découvrir des tas de choses sur notre biau p'tit trau d'Ville.

Le travail en profondeur de Jean Schils portait ses fruits, nous étions soutenus. Nous avons suscité la sympathie de personnalités et d'un public, certes réduit mais fidèle, avec le souci constant de ne pas décevoir. Le ton était donné. Nous avons monté quelques grandes expositions : Mémoire d'une Ville, Ecritures, 400 ans de présence capucine à Mons, Cuirs et Ors, ... Nous pouvions exhiber les joyaux des archives communales ; on nous prêtait, le temps d'une exposition, des gravures de Dolez, des parchemins signés par le roi de France ; le Prince de Ligne nous confiait une exceptionnelle miniature de son aïeule Louise de Lorraine qui était à l'origine de la

création du couvent des Capucins. Nous exposions dans la salle du Tiers Ordre, dans le merveilleux réfectoire et dans quelques cellules du couvent. C'est, à mon avis, notre plus belle période, la plus attachante, la plus créative, la plus amusante. On y prenait plaisir. Une exposition, Cuirs et Ors, avait permis d'exposer des livres extrêmement rares prêtés par des particuliers et par des bibliothèques dont la Bibliothèque Wittockiana à Bruxelles et la bibliothèque du Musée de Mariemont. Outre les assurances classiques, nous avons dû solliciter un installateur d'alarmes et même assurer une garde de nuit. Plusieurs d'entre nous, Lucien Quique notamment, avons passé une nuit au couvent, dans une cellule. En ce temps-là, le Père Symphorien, barbe au vent, robe de bure et sandales remplissait encore ses fonctions. Au petit matin, par distraction ou curiosité, il a voulu entrer dans une des salles d'exposition déclenchant l'alarme, réveillant tout le quartier.

Dès le début, nous avons accès à la bibliothèque des Pères Capucins, quelques 20.000 livres du XVII^e siècle à nos jours dormaient dans un somptueux décor. Nous étions éblouis, sans voix. Dès que le Père Roland l'a autorisé, Jean-Marie Bailly a eu l'idée de restaurer l'espace et de préserver le prestigieux contenu. Alors qu'un superbe mobilier en chêne s'étalait sur les murs des deux salles, un artiste de génie avait eu l'idée de peindre en vert clair les plus belles lames du parquet. Notre premier souci fut d'enlever cette affreuse couleur. Tous les samedis, nous nous retrouvions à poncer et nettoyer jusqu'au moment où nous avons entamé de dépoussiérer les livres. Tout le monde s'y mettait, des jeunes se sont joints à nous et n'étaient pas les moins enthousiastes. En reconnaissance, la plus belle salle de la bibliothèque a été baptisée « Salle Stéphanie Bailly ». C'était tellement beau qu'un grand réalisateur français, Pierre Granier-Deferre est venu y tourner quelques séquences du film « Archipel » dont la vedette était, excusez du peu, Michel Piccoli qui avait noué à cette occasion une relation amicale avec un des Pères Capucins, deux hommes si différents qui se sont trouvés. Comme c'est étrange. Les Pères Capucins, bien au courant de nos intentions, de nos projets pour l'avenir de cette merveilleuse bibliothèque, ont toujours tergiversé à nous la confier. C'est une page qui s'est tournée définitivement quand les Pères ont décidé de vendre le couvent à la Ville de Mons.

C'est ainsi que l'idée nous est venue de publier un livre « Un couvent dans la Ville ». Nous y sommes parvenus avec l'aide d'amis de notre Maison qui nous ont fait confiance. En particulier, je pense à Pol Watelet qui assistait à nos activités, appréciait nos efforts. Grâce à lui nous avons publié et vendu ce livre.



Ce livre a été le point de départ d'une activité que Jean Schils allait développer et qui a contribué à asseoir notre réputation : l'organisation d'excursions. Tous les ans, en juin, embrayant sur le thème d'une exposition, les excursions réunissaient un public nombreux et fidèle, qui venait de loin. Nous avons visité des fortifications, des églises fortifiées, des abbayes, l'Angleterre, la France et bien sûr notre beau pays.

J'arrête alors qu'il y a encore tant de choses à dire. D'autres s'en chargeront. Notre séjour chez les Capucins reste, pour moi, la période la plus riche et la plus prolifique avec, de plus, la profonde satisfaction d'avoir fait les choses nous-mêmes, sans argent mais avec la bonne volonté de tous et de quelques personnes extérieures au groupe.

Et le temps passe ... 25 ans et déjà des « Ramint'vances ». 25 ans, c'est encore jeune et déjà vieux. Qu'en sera-t-il dans 25 ans ? Qui donc écrira les « Ramint'vances » ? Je suis presque certain qu'il ne sera pas comme moi, né sur la Grand' Place, qu'il n'aura pas, comme moi, fait sa communion à Sainte-Waudru, qu'il n'aura pas, comme moi, joué sur les marches du Musée des Beaux-Arts, qu'il n'aura pas, comme moi, traversé la Grand' Place en trottinette ! Comment s'appellera-t-il ? Mario, Mohamed, Tsing, Glenn, Bart ... ? Mais il y aura toujours des Ramint'vances et Mons sera toujours Mons, la plus belle ville de Belgique, simplement parce que c'est la mienne, toujours plus belle. Après une petite éclipse le temps des « grands » bourgmestres est revenu et la mémoire de Mons s'enrichira grâce à l'oeuvre extraordinaire et unique d'une grande dame, Christiane Piérard, que les Montois d'alors liront et reliront disant : « c'était donc ainsi ». Et il fera toujours bon de vivre à Mons, parce que, à Mons

Le ciel est par-dessus le toit,
Si bleu, si calme.
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.
La cloche dans le ciel qu'on voit
Doucement tinte
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte
Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là
Simple et tranquille
Cette paisible rumeur-là
Vient de la Ville

(Paul Verlaine durant son séjour à la prison de Mons)



POURQUOI SUIS-JE à LA MAISON DE LA MÉMOIRE ?

Louis Thiernes, membre du groupe porteur

Bonne question, dirait-on à un concours radiophonique. Et une réponse passe-partout pourrait fuser : « Parce que j'aime bien l'histoire ». Les intégristes objecteraient sans tarder : « Mais vous êtes géographe ! »

Et alors ? Le géographe décrit des paysages qui sont des instantanés s'inscrivant dans un processus d'une durée extrêmement variable : quelques heures s'il s'agit d'un paysage sous la neige, quelques centaines de millions d'années quand il s'agit d'un affleurement géologique. Ce que l'on voit aujourd'hui n'était peut-être pas exactement le même hier et que sera-t-il demain ?

Il n'est pas possible de faire de la géographie urbaine valable si on ne sait pas quand la ville est née, par qui et pourquoi son site a été choisi, quels sont les événements et les facteurs qui ont accompagné son développement. Après la seconde guerre mondiale, quand les habitants, soucieux de retrouver leur cadre de vie, ont voulu rebâtir leur ville à l'identique, il a fallu se plonger dans l'histoire. Et souvent on a fait des découvertes inattendues. « Les peuples qui ignorent l'histoire sont condamnés à la revivre. » Ils risquent aussi de mal s'engager dans l'avenir.

A la Maison de la Mémoire, des amis m'ont fait ou refait une place. Ils m'ont demandé d'apporter mon point de vue sur certaines questions. J'ai essayé, notamment en ce qui concerne le tracé des voies romaines, d'utiliser une démarche scientifique. Ils m'ont laissé toute liberté. Et le pli étant pris, je continue. Malgré tout, ils me supportent et me sourient. Cela devient de plus en plus rare de nos jours. Je suis à la Maison de la Mémoire parce que je m'y sens bien.

Mémoire

Un frémissement,
Une angoisse.
Je suis en alerte.
Mais, pour quel combat ?
Pour quelles retrouvailles ?
Une douceur ?
Une peur ?
Ou une souffrance ?
Je reste inquiète,
Perturbée par cette visite imprévue
Dont je n'aurai jamais le nom.
Impossible de garder prisonnières
Ces pensées volatiles.
Elles m'abandonnent dès qu'elles font signes !

Monte alors ce dépit
D'où jaillit une larme.
Qui suis-je encore ainsi
Quand les mots se bousculent ?
Ils me quittent en désordre.
Ils se terrent en ma bouche.
Ils refusent d'incarner

Mes pensées si fertiles !
Mémoire volatile.

Mémoire fragile.
Une odeur de café.
Une photo retrouvée...
Te voilà tout à coup, volubile !
Ballet de mots, de souvenirs.
Rires et pleurs,
Essuyés aux mouchoirs de tendresse.
A ce moment, les visages se précisent.
La marche s'accélère
Sur ce chemin de vie,
Qui mène à aujourd'hui.
Mémoire riche.
Mémoire tendre.
Mémoire fulgurante !

Anne-Marie Dierick

(texte primé lors du concours « Ovide Dieu » organisé sur le thème
de la mémoire par la commune de Frameries)



Comment un jeune Montois s'identifie

Sébastien Habets, membre du groupe porteur

Il me semble que c'était hier que ma famille a emménagé dans Mons intra-muros. C'était en avril 1995, j'avais douze ans. Nous revenions aux sources étant donné que mes parents et grands parents étaient nés et avaient habité à Mons. Ayant vécu à la campagne durant toute mon enfance, mon nouveau quartier était plus un ennemi à affronter qu'un nouveau foyer : l'ombre de Saint-Nicolas et ses cloches m'impressionnaient, la pénombre de la ruelle de l'Atre m'effrayait quand je me rendais à l'école chaque matin et les sirènes des ambulances de l'hôpital Saint-Joseph m'angoissaient. Cette vieille demeure que mes parents avaient achetée et qui était maintenant ma maison n'était pas plus accueillante : son plancher en chêne grinçant, ses poutres en vieux bois qui soutenaient toute la maison à mes yeux et ses escaliers qui me donnaient le vertige. Et pourtant, cette ville m'hypnotisait depuis que ma mère m'y emmenait chaque week-end pour faire les courses. A chaque visite, une nouvelle rue au milieu de ce labyrinthe faisait travailler mon imagination : la rue Cronque et son étrange croix dans les pavés, cet enfant en bronze qui me narguait dans le parc de l'hôtel de ville, les gargouilles de Sainte-Waudru ou encore la fontaine en haut de la Grand-Rue étaient un décor parfait pour reconstruire des chevaliers, affronter des dragons et acheter des potions magiques à un enchanteur.

Ensuite est arrivée la cité concrète, la ville que j'ai étudiée au collège : ses origines, son passé et son présent. Bien sûr, la vision académique de sa propre cité n'est pas des plus réalistes. La « vraie » Mons m'est apparue à l'adolescence quand d'autres Montois de mon âge me l'ont fait découvrir. Depuis, cette identité montoise est imprimée dans ma personne : peindre l'escalier de sa nouvelle

maison aux couleurs de Mons, décorer ses murs avec une photographie du dragon, acheter des livres et des légumes au vieux marché régulièrement et connaître l'hymne du Doudou par coeur. Mais avant tout, mes amis montois et moi-même savons que nous avons cette ville dans le sang à chaque nouvelle rencontre que jamais nous ne voudrions manquer. Il y avait la « libération » de la ville avec ses chars d'assaut à la fin des vacances scolaires. En novembre, nous nous retrouvons toujours pour tirer quelques plombs sur la place, à la foire. Evidemment, le marché de Noël est incontournable ainsi que son stand de vin chaud. En mai, nous allons toujours à la ducasse de Messines, surtout pour aider nos compagnes à transporter toutes les nouvelles plantes qui vont décorer notre habitation. La fête de la bière a toujours été aussi une bonne occasion de nous retrouver à l'ombre de l'Hôtel de Ville. Et bien sûr, aucun Montois digne de ce nom ne manquera sa ducasse : ce dimanche de la Sainte Trinité que nous attendons impatiemment chaque année. Il n'est pas question de se contenter de danser et boire des bières, pas pour nous les Montois amoureux de la ville. Nous avons à chaque fois des frissons lors de la descente de la châsse de sainte Waudru avec les "ora pro nobis" comme accompagnement. Par tous les temps, nous sommes toujours prêts à pousser le car d'or et à descendre la rue des Clercs. Les foulards rouge et blanc sont inutiles pour nous. Nous n'en avons pas besoin pour montrer notre identité montoise, un simple crin au poignet suffit.

Voilà comment je perçois l'identité montoise, moi qui en suis citoyen intramuros (rien que ce détail est signifiant pour mon identité) depuis dix-huit ans. A travers ce texte, je n'essaie pas d'attirer de nouveaux adeptes mais de vous faire partager cette sensation bizarre : un mélange de fierté et d'orgueil, presque obsolète mais tellement beau. Maintenant que je suis père, peut-être qu'un jour je transmettrai ce chauvinisme urbain à mon fils. Mais il se débrouillera probablement seul pour cela...

Barbecue urbain au parc du Beffroi 2011. Photo Corentin Rousman.





Des CISTERCIENS à COCO CHANEL

Christine Van Bastelaer, membre du groupe porteur

Le village d'Aubazines en Corrèze évoque-t-il quelque chose dans votre esprit ? C'est peu probable à moins que vous ne soyez médiéviste, mordu de l'épopée cistercienne ou amateur chevronné du mobilier français...

Cette modeste bourgade perchée dans les collines a tout pour retenir le visiteur curieux : un site vert et paisible, des ruines dignes d'intérêt mais aussi des vestiges bien conservés d'une abbaye cistercienne et de son abbatale à l'architecture admirable, des vitraux en grisaille sans pareils, du mobilier rare, de la ferronnerie hors du commun, tous contemporains de la construction, sans évoquer le reste ... dont le plus vieux meuble de sacristie de France.

Un jour d'été, je m'y retrouvai face à cette fameuse armoire du XII^es. selon les manuels, conservée dans l'abbaye St Etienne de cette localité sise à mi-chemin entre Brive-la-Gaillarde et Tulle.



L'armoire imposante solidement assemblée, munie de ferrures, pentures et arcatures, a traversé les siècles sans trop souffrir. Les yeux éblouis, je fis ravie, provisions d'images, souvenirs pour demain.

Mais si j'ai rencontré un meuble historique à Aubazines, j'y ai appris bien davantage.

Les murs épais de l'église imbibés de toute la beauté médiévale, exhalent la spiritualité ; ils inspirent le respect tout en sollicitant la mémoire y laissant une trace indélébile pour certains. Ce fut le cas de Coco Chanel profondément marquée à son insu par les lieux ; son succès professionnel en témoigne à l'évidence.

En effet, la très célèbre dame de la haute couture française dont le nom évoque d'emblée bon goût et grande classe, vécut à son corps défendant, six années d'adolescence dans cette abbaye transformée en orphelinat à l'époque. Là, comme dans toute institution religieuse, les pensionnaires étaient tenus de suivre les offices et autres célébrations et, distraction aidant, les esprits s'évadent et rêvent à autre chose...

Ces moments perdus ont laissé des traces d'images glanées alentour, dans l'inconscient de l'adolescente à tel point que se retrouvent dans les créations de Mademoiselle Chanel, à la fois les jeux des vitraux tout en entrelacs médiévaux, ceux des carreaux du sol du même type mais aussi les coloris tout en sobriété, équilibre et harmonie.....

Les tristes années écoulées dans ces lieux magiques ont contribué à former chez l'artiste en puissance, un goût très sûr qui a intégré ses créations....

Extraordinaire mémoire qui absorbe, conserve et le moment venu, resurgit pour étayer la création. Irréductible aux seuls souvenirs, elle œuvre mystérieusement à travers le temps et l'espace....





GODDIARCH et mémoire

Jacky Assez, conservateur du Fonds Goddiarch

Mes étudiants me posent souvent les questions suivantes :

- Et vous trouvez que c'est de l'art ?
- Qu'est-ce que l'art ?
- Pourquoi est-ce que cette œuvre est de l'art, alors que telle autre (la mienne, par exemple) ne l'est pas ?

Tant de questions récurrentes qui trouvent difficilement une réponse. Il est vrai que la notion d'art reste floue et que ses limites n'en sont pas moins obscures. Les traités d'histoire de l'art stipulent que ses origines se situent lors de la préhistoire.

Peut-on affirmer que la vénus de Lespugue (fin du gravettien), célèbre statue votive, relève d'une ambition artistique ? Ou que les sceaux cylindres mésopotamiens, ancêtres de nos logos et marques commerciales, aient une quelconque vocation décorative ?

Petit à petit l'art se trouve réglementé par des contraintes officielles. Le peintre égyptien est astreint à suivre des directives précises et aucune « interprétation personnelle » n'est tolérée.

Au fil des siècles, le carcan des contraintes n'a de cesse de se resserrer. Si bien qu'au XIXe siècle, l'académisme est la référence obligée et nul candidat à la reconnaissance artistique ne peut y déroger. Des catégories ou classements voient le jour : art majeur, art mineur, artiste, artisan.

Le milieu du XIXe siècle voit apparaître un essai de changement par l'apparition des salons artistiques (le Petit salon, le salon des refusés, le salon des Cents, ...) qui accueillent tant de novateurs décriés à l'époque et qui deviendront les pères de la nouvelle génération de créateurs. Autant de possibilités pour les artistes ne correspondant pas aux « normes officielles » de pouvoir présenter leur travail. Par la suite le mouvement Dada et Marcel Duchamps (les ready made) en 1913, ont profondément marqué l'évolution artistique et ouvert les portes à un semblant de liberté d'expression, domaine où Jean Dubuffet (l'art brut) va exceller.

L'art prévoit les événements, il y participe et en témoigne.

Il est le reflet du quotidien (le street art), de l'économique (le pop art), de l'engagement politique (propagande soviétique), ... Il prévoit, il témoigne, il est la mémoire, il dérange.

C'est pourquoi les salons et associations de mécénat portent une responsabilité énorme dans la découverte et la pérennité de l'art.

Le Fonds Goddiarch, au sein de la Maison de la Mémoire, y contribue et se positionne donc comme une mémoire vive des créations artistiques contemporaines. Ses actions permettent de mémoriser un aperçu non exhaustif des multiples facettes des arts plastiques actuels par des actions aussi diverses que : expositions, groupe de parole, confrontations,

« Reflets »
(pastel)

Marguerite ARNOULD
(Fonds Goddiarch)





BÂTISSE ET MÉMOIRE, COPIE ET AMNÉSIE

Gérard Bavay, membre du groupe porteur

Voici quelques années, on a décelé la présence d'alun (sulfate d'aluminium) dans l'enduit le plus ancien (11^e siècle) couvrant les murs du chœur et du transept de la collégiale de Soignies. C'est à l'issue d'analyses très sophistiquées que les techniciens de l'ISSEP sont arrivés à cette conclusion. Plus récemment l'Inisma (Mons) a confirmé la chose à travers un autre faisceau d'analyses.

Cette donnée, dont on verra ci-dessous toute l'importance, dormait au sein de la matière. Personne n'aurait pu en reconnaître le moindre indice. Ici, comme ce fut le cas en bien d'autres lieux, l'enduit aurait pu être « restauré » en passant par la case « décapage radical ».

À travers cet exemple nous voulons insister sur le fait que le capital d'éléments mémoriels contenu dans les témoins architecturaux du passé est pratiquement infini.

En élargissant la réflexion, on imagine ce que le travail de restauration peut entraîner en termes d'appauvrissement au niveau de la seule valeur documentaire (liée à l'authenticité des composants) d'un édifice considéré comme patrimonial. Ainsi, personne n' imagine ce que l'application de techniques nouvelles pourrait tirer de la mise en examen de pièces de charpente remplacées lors de la restauration de telle église du 13^e siècle. Ou encore de débris d'ardoises dormant depuis le moyen âge dans les recoins des corniches de bon nombre d'édifices hérités du passé.

Mais que dit l'alun ?

La découverte d'alun dans un enduit hainuyer du 11e siècle est, en effet, loin d'être anodine.

L'alun, utilisé notamment comme mordant, est, jusqu'à l'aube de l'ère industrielle, une substance (très) rare et chère. Dans nos régions, son exploitation à partir de certains schistes très spécifiques, n'est attestée (à partir du 13e siècle) que dans la vallée de la Meuse, entre Andenne et Liège.

On imagine ainsi mieux l'importance de cet indice nouveau : aux environs de l'an mil, les artisans qui travaillent à enduire l'intérieur de la collégiale de Soignies ont à leur disposition une matière provenant d'alunières distantes d'une centaine de kilomètres au moins. De là à imaginer que les artisans eux-mêmes (et la technique avec eux) viennent de cette région, il y a certes un pas qu'on ne franchira pas d'office. Mais on sera peut-être, à l'avenir, plus attentif aux enduits les plus anciens de toute l'architecture romane du pays (et des environs). D'autant que cet enduit peut se retrouver sous forme d'un remblai comme le sous-sol des édifices anciens en renferme en abondance. Sur le plan des grands mouvements culturels, on pourrait mettre au jour de cette manière des indices permettant de résoudre enfin la question toujours problématique du jeu des influences dans la diffusion des premières grandes architectures romanes.

À l'intérieur des pièces de bois (provenant d'un abattage intervenu vers 1295) de l'église récemment restaurée de Chaussée-Notre-Dame, pourquoi ne pas chercher à déceler, outre l'image de la succession des années sèches et humides (dendrochronologie classique et maintenant exploitée de manière systématique), la trace d'éventuelles interventions humaines visant à élaguer les troncs en cours de développement et ainsi montrer qu'on se trouve là devant des bois provenant ou non d'une sylviculture attentive. La matière ligneuse est dans son principe une matière vivante qui, à ce titre, inhale un large éventail de phénomènes présents dans son environnement. On imagine ce que le remplacement pur et simple de ces pièces de bois a pour effet sur l'authenticité (et, par là, sur la



Coupe dans un chevron-ferme provenant de la charpente de la nef de l'Eglise de la Sainte-Vierge à Chaussée-Notre-Dame (Soignies). Chaque centimètre carré est saturé de mémoire (Photo G. Bavay).

mémoire du bâtiment concerné). Il y a là la différence entre l'original et sa copie. Différence qui coïncide avec la négation de la mémoire contenue. Ce n'est pas pour rien que copie rythme avec amnésie.

Concluons par une formule à l'emporte-pièce : restaurer, c'est détruire ! Variante de restaurer, c'est oublier !

La formule est certes caricaturale. Mais prend-on bien la mesure de toute la mémoire contenue dans les objets issus de l'activité humaine. Aux yeux de qui s'intéresse à l'histoire et à l'archéologie du bâti, le monument est une source au même titre qu'un manuscrit ou qu'une iconographie. Sauf le fait que les indices contenus ne cherchent pas à donner une image (souvent très intellectualisée dans le cas des sources écrites ou figurées) de la réalité. Le texte est inévitablement teinté de la subjectivité de l'auteur et des objectifs poursuivis par lui. L'indice mémoriel qu'il véhicule est intentionnel. L'alun, quant à lui, n'est pas l'otage d'une entreprise de communication. Il est le résultat pur et simple du travail de l'ouvrier. L'enduit sitôt posé, l'alun peut être oublié. Et le sera presque inmanquablement.

Mais de QUELLE mémoire parlons-nous ?

De cette servante insoumise et distraite dont les services ne peuvent s'acquérir qu'au prix d'efforts et de sacrifices constamment répétés ? Cette même servante qui se révoltait déjà au moment des tables de multiplication ou à l'époque des premières formules mathématiques. Sans parler de ce sommet paradoxal de l'insoumission ... celui qui apparaissait dans toute sa splendeur au moment de retenir les dates du cours d'histoire. L'école a ainsi instillé dans les cœurs (*étudier par cœur !*) et dans les esprits cette image d'une mémoire infirme, boiteuse et capricieuse, cause de la défaillance et des échecs, destin de ces malheureux qui *n'ont pas de mémoire*.

Décidément, et paradoxalement encore, c'est l'histoire (en tant que catégorie intellectuelle) qui culpabilise la mémoire. Celui qui ne connaît pas l'histoire (entendez qui *n'entretient pas la mémoire*) est condamné (mais par qui ?) à la revivre. Et, bien sûr, ce sont les aspects les plus sombres des temps révolus dont on dresse ainsi le portrait pour épouvanter le consommateur. Avec, en guise de morale, un coup d'encensoir donné aux historiens.

Pourtant, il suffit de se pencher avec sympathie sur les petits faits de la vie quotidienne pour découvrir la foisonnante richesse de la mémoire.

Vous voilà dans une pièce dont la porte est fermée. Parions que vous avez en tête une image assez précise du couloir qui se trouve derrière cette porte, de l'emplacement et de la structure de l'escalier, du hall, du perron, de la cour, du parking et du chemin que vous allez prendre pour retrouver votre habitation (dont vous avez, évidemment, la mémoire précise en tête).

Vous voilà en train de parler. Comme votre interlocuteur, vous mobilisez des mots que vous avez forcément dû inclure dans votre mémoire. Les objets ou les réalités correspondant à ces mots sont providentiellement identiques qu'ils se trouvent dans votre mental ou dans celui de vos interlocuteurs.



Église de Petit-Roeulx-lez-Nivelles.
Avez-vous une idée de ce dont il pourrait s'agir ? Si oui, votre mémoire naturelle y est pour quelque chose ... (photo G. Bavay).

Et que faisons-nous d'autre quand nous avons perdu un objet (forme d'oubli) que de faire en sens inverse le chemin parcouru depuis l'enregistrement du dernier souvenir de cet objet ?

C'est là notre infinie mémoire naturelle. Une incroyable associée que les meilleurs outils informatiques sont encore infiniment loin d'égaler.

Passons rapidement ici sur le fait que tout notre être physique est une mémoire qui se transmet de manière génétique et parfaitement inconsciente d'une génération à l'autre. C'est de cette manière que les Occidentaux avaient « appris » à résister à la plupart des germes de la grippe. De cette manière aussi que nos yeux ont appris à décoder la lumière et nos oreilles à décrypter les sons. La sélection naturelle n'est pas autre chose que la mise en conserve des compétences les plus efficaces.

La mémoire naturelle forme le socle de l'intelligence et en constitue probablement la plus grande part. Ce n'est pas pour rien que l'école a tant misé sur elle. Pas pour rien qu'elle propose comme modèle absolu l'examen, cet exercice où il importe de faire, à tout le moins, semblant que l'on a bien compris (?) ce que l'on a mémorisé.

Remettons dès lors l'histoire à sa place. Celle d'une mémoire artificielle ou synthétique, d'un contenu à construire de toutes pièces, à chaque génération, dans la tête de chacun (merci l'école !). On n'en contestera évidemment pas l'utilité. Elle peut distraire comme il peut lui arriver d'expliquer le présent. Elle peut aussi, de manière plus ou moins consciente et plus ou moins volontaire, aider à diffuser des principes moraux et des conceptions idéologiques. Le simple rappel d'un passé glorieux aidera parfois à développer un sentiment de supériorité et de force. Ou simplement la conviction d'un *bon droit*.

Des verres adaptés en toutes circonstances

60% des personnes entre 20 et 45 ans souffrent de fatigue visuelle. Ils ressentent des maux de tête, ont les yeux rouges, irrités. Ces symptômes proviennent, entre autre, de l'utilisation intensive des ordinateurs. Il est vrai que ce moyen de communication régit notre société actuelle.

Les écrans sont désormais partout, aussi bien au travail qu'à la maison.



Sans anti-reflet

Avec anti-reflet

Des verres de lunettes traités ANTI-REFLETS sont spécialement fabriqués pour remédier à cet inconfort, à la longue, handicapant.

Votre opticien vous expliquera que ces traitements réduisent les reflets des écrans. Leur transparence garantit une vision plus nette. De ce fait, ils améliorent aussi la vision de nuit et la perception des contrastes.

En outre, dans les cas de forts degrés de myopie, ils atténuent l'effet « fond de bouteille » si inesthétique.

Quant au presbyte, il est confronté à un autre problème. La monture de lecture lui donne, bien sûr, un confort de vision de près mais dans une limite de 40 cm.



Ce qui est loin d'être pratique, vous le reconnaîtrez, lorsqu'il s'agit de suivre ou d'animer une conférence (lire au tableau) tout en travaillant sur son PC... L'idéal est toujours de consulter votre opticien. Il vous conseillera un type de verres à acquérir qui solutionne cet embarras.



N'hésitez donc pas à vous informer auprès de votre spécialiste.



«Des yeux ! Vous n'en avez que deux. Ce serait dommage de les négliger. Faites-les contrôler chez un ophtalmologue tous les 2 ans, c'est plus sûr. Attention au délai d'attente !!»

Nous prenons soin de votre vue depuis 35 ans



Les écrans fatiguent nos yeux

Voyez la différence



Antireflet

Frameries • 065/61 14 14
www.simonet.be



Rien que pour vos yeux



Du matériel à la mémoire

Paul Dacosse, membre du groupe porteur

Il arrive de devoir quitter un lieu pour poursuivre sa marche dans le temps. Quitter, c'est déjà enregistrer de la mémoire. Ceci dit, c'est avec enthousiasme que je suis arrivé à Mons, région très peu connue pour moi si ce n'est que mon grand-père y a fait ses études d'ingénieur. C'était dans les années 1890 ... et nous sommes en 2012. Se situer en terre inconnue quand on n'a pas d'histoire ou de mémoire du lieu, c'est difficile.

C'est la journée du Patrimoine qui m'a conduit à visiter le couvent des Capucins lieu que venait de quitter la Maison de la Mémoire de Mons. Admiratif de ce qu'une équipe avait pu réaliser à la bibliothèque maintenant vide de ses livres et archives, je rencontre un ou deux des acteurs de la Maison de la Mémoire qui a émigré aux Ateliers des FUCaM. C'est avec eux que je retrouve la présence d'Albert d'Haenens que je fréquentais à Louvain-la-Neuve tout au début des maisons de la mémoire.

Conférences, littérature, livres, excursions et organisation m'ont convaincu de participer à cette entreprise de mémoire. Il était question d'une exposition pour le 20e anniversaire de la Maison et comme bricoleur à la retraite, j'étais le bienvenu.

Il fallait récupérer du matériel dispersé en ville, acheter des bois, de la peinture en vue du montage de l'expo. C'est alors que la sacristie du couvent des Soeurs Noires s'est transformée en atelier de menuiserie et de montage. Ranger ce qui y était pour ne pas en faire un

musée, mais bien un lieu où le matériel de l'activité du passé sert à la mémoire. A cet effet, une liste complète du matériel et de son rangement peut être consultée par tous les futurs exposants.

Au-delà des détails d'entretien, d'accueil ou d'assistance aux exposants, il y a toute une intendance que chacun peut deviner. C'est avec toute une équipe que nous avons pu réaliser plusieurs expos dont deux me tiennent particulièrement à cœur : celle du 20^e anniversaire et celle des icônes (voir sur le site www.mmemoire.be)

Pour moi, c'est au travers de la matérialité des objets fabriqués que je me retrouve. C'est André Faehrès qui m'a permis d'approfondir cette idée lors d'une expo sur des photographies de Mons. J'en ai retrouvé une où figurait mon grand-père. Cette recherche m'a permis de mieux connaître mon passé familial et de mieux me situer dans la vie.

Voilà pour moi toute la place de la mémoire.

Exposition organisée par la Maison de la Mémoire à l'occasion de son 20^e anniversaire





La peinture et la mémoire

Jocelyne Dehant, membre du groupe porteur

La mémoire est liée au temps et dans sa dimension de durée, elle fait place à la peinture laquelle s'inscrit dans une perspective historique.

Arrêtons-nous un instant sur l'« Agneau mystique », ce retable de van Eyck qui suscite aujourd'hui la même émotion qu'au 15^e siècle. Au dire de l'historien gantois Marcus van Vaernerweyck, deux peintres auraient déjà, en l'an 1550, entrepris de laver le tableau pour lui redonner sa beauté première restaurant l'œuvre à laquelle de mauvais peintres avaient causé des dégâts voire même ajouté des éléments.

Pendant quatre siècles, le tableau subira de graves détériorations avant de connaître l'exil et retrouver sa place à Gand en 1945.

Que faut-il tirer de tout cela ?

Il est certain que de nombreux admirateurs, tout au long du temps, n'y ont vu que l'aspect extérieur de l'œuvre et ont confondu l'adresse du peintre avec l'« art ».

Face à la production artistique, la satisfaction visuelle ne suffit pas. Une richesse intérieure, spirituelle de l'œuvre nous interpelle lui donnant une valeur cachée, intrinsèque liée à l'artiste lui-même, mais aussi à la perception de l'observateur.

A tout moment, la peinture se fait palimpseste et génère une mémoire sans cesse renouvelée par celui qui la regarde et qui va lui donner un sens.

Le discours cohérent qui peut sortir de la mémoire d'une œuvre est marqué du souvenir du vu et du vécu de l'artiste, dans lequel résonnent les dernières voix du passé que l'érosion de l'oubli n'a pas altérées.

Les ruines du disparu laissent des traces immortalisées par le peintre. La mémoire n'en représente pas seulement l'image car dans sa nature, elle est éphémère, mais dans son rôle de mémorisation, elle tire des éléments qui permettent de représenter non pas un chantier en ruine que le souvenir a bien voulu ébaucher, mais un chantier en construction de signes.

Il semble que ces ruines laissent un ensemble structuré, mais en partie effacé et sur ces ruines, il reste les souvenirs des civilisations disparues et qui constituent notre propre histoire.

Que reste-t-il en mémoire après l'oubli des détails ?

Pour en revenir à van Eyck, nous avons affaire à un artiste complexe mais qui a su unir des tendances divergentes en des ensembles harmonieux. Esprit et matière, symbolisme et réalisme,



de l'époque bourguignonne et sérénité de la foi, détail analytique et impression d'ensemble, personnage hiératique et portrait individuel, tout se fond pour produire un tout homogène laissant à chacun ce droit à l'interprétation.

Dans cette perspective, au-delà des apparences, de nouvelles dimensions surgissent.

Quel sens prennent alors les restes laissés en mémoire ?

« L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible » écrivait Paul Klee dans sa « Confession créatrice ».

La peinture créatrice rend les choses visibles et son but n'est pas seulement de montrer ce que l'on a vu et fixé dans la mémoire, mais de révéler l'invisible. La signification transcende l'apparence. L'art auquel la peinture appartient nous fait découvrir des mondes situés au-delà des aspects extérieurs.

Ne disons pas : dans un chemin purement optique, qu'a voulu nous communiquer l'artiste ? Laissons à chacun l'interprétation de l'œuvre.

La peinture fonctionne comme une mémoire : ce qui était enfoui se trouve à tout moment « désenfoui » et ce qui était oublié devient réserve mémorielle pour mettre en valeur les éléments et leur donner de nouvelles dimensions faites d'ouvertures et d'espoir. Les impressions, les représentations échappent à la perspective physique de l'œil.

L'unité artistique relève à la fois de l'apparence liée aux perceptions physiques et de la pensée. Le but de l'artiste n'est pas seulement de montrer ce qui a été et fixé dans la mémoire, mais de révéler l'invisible. Soyons au rendez-vous du coexistant que sont hier et aujourd'hui et laissons à demain, le soin d'être encore et toujours. La mémoire est à ce point dynamique. Gérard Manset écrivait : « qu'il est loin le temps devant nous. Un jour ou l'autre, il fût au rendez-vous. »

*Profitez de ces instants magiques où le temps s'arrête
Et révélez votre beauté naturellement...*

Centre Filigrane

2 implantations pour votre bien-être :

**Rue de la Frontière 126
7370 Blaugies
0485/920 676**

**Rue Lloyd George 85
7012 Jemappes
0499/45 93 55**

Anne Poilvé

Diplômée en biologie, esthétique et pédicurie médicale, vous propose une approche différente des soins à l'institut.

Aperçu des différents soins esthétiques : épilations visage et corps, soin du dos, gommage corporel, soins amincissants, épilation des sourcils à la pince, teinture des cils et sourcils, soins du visage adaptés aux besoins de votre peau.

Pédicurie médicale : Soins indolores, hygiène optimale.

Uniquement sur rendez-vous.

Sur présentation de cette annonce, bénéficiez de -10% sur le soin du visage de votre choix (hydratant, purifiant, anti-âge, revitalisant, apaisant, coup d'éclat...)



SCULPTURE et mémoire

Paul Desnouck, sculpteur

Les matériaux pour réaliser des œuvres en trois dimensions ont évolué au cours des siècles.

La pierre a été et est toujours utilisée pour la taille directe de sculpture comme celle que j'ai réalisée : « NOTRE DAME DES ROCTIERS » visible en l'église d'Allain dans un hameau de Tournai où vécurent et vivent toujours des travailleurs de la pierre, qui a fait la renommée de la région, statue qui défile lors de la grande procession historique de Tournai, chaque deuxième dimanche de septembre entourée des ouvriers roctiers.

Actuellement, il est de mode d'élaborer des sculptures que l'on appelle aussi des « installations », en récupérant des objets divers, soit des objets métalliques, textiles, plastiques etc. que l'on dispose sur le sol ou dans l'espace, que l'on colle, que l'on coud, que l'on soude. L'ensemble réalisé est souvent heureux et parfois surprenant ou interpellant, selon les goûts.

Pour ma part, tout en m'inscrivant dans une démarche contemporaine, j'emploie régulièrement une technique qui remonte à l'âge du bronze, soit la technique du bronze à la cire perdue que je développerai ci-dessous ; je garde ainsi en mémoire la technique de nos ancêtres pour réaliser des œuvres modernes d'où une relation intense entre le passé et le présent, démarche faisant honneur à la chaîne de mémoire culturelle d'hier et d'aujourd'hui :

La première étape consiste dans le travail de la cire laquelle a été coulée sur une plaque en marbre pour former des feuilles de 2 mm d'épaisseur ; ces feuilles sont travaillées pour former la sculpture, ce travail principal de sculpteur terminé, des jets et des événements en cire sont soudés sur la sculpture en cire et sont reliés à un jet principal desservant un entonnoir. La pièce est transpercée de baguettes de laiton pour former le noyau; l'ensemble est enrobé d'un mortier réfractaire et mise au four chauffé à 600 degrés. Sculpture, jets, événements, entonnoir partent en fumée et n'existent plus qu'en négatif dans le mortier. Ce pot de mortier est enterré dans une fosse que l'on bourre de sable. Sur ces entre-faits, l'alliage cuivre et étain est chauffé à 1.100 degrés. Le bronze en fusion est versé dans le pot de mortier par l'entonnoir et prend ainsi la place laissée vide par la cire perdue. Le mortier est cassé, les jets et les événements de bronze sont sciés, laissant apparaître notre sculpture. Celle-ci porte les traces de sa lente conception. Je commence par dérocher : opération qui consiste à ôter les traces de feu en jetant un mélange d'acide sulfurique sur la pièce chauffée au chalumeau, la ciseler, la marteler afin de faire disparaître les marques des jets et des événements, nombrils formés par autant de cordons ombilicaux, les dernières aspérités indésirables sont vaincues par une brosse de laiton, métal plus tendre que le bronze et donc sans danger. La dernière étape qui conditionne le fini de l'objet, résulte de mon choix entre polissage et patine par l'emploi de cocktail d'acides jetés sur la sculpture chauffée au chalumeau ; si la sculpture se compose de plusieurs éléments, ceux-ci sont rassemblés par brasure.

En observant ainsi les œuvres en bronze réalisées par mes prédécesseurs, j'essaie par ce métal éternel que j'aime tant à travailler d'exagérer les possibles, de tendre ma sculpture vers une imagination magique qui divague dans ce bronze où la lumière devient éclair divin et dans ses vides, lumière du silence.





Mémoire en images - Le Fonds d'Archives Photographiques SUR Mons

André Faehrès, Fonds d'Archives Photographiques sur Mons, membre du groupe porteur

La Mémoire photographique issue des photographies anciennes est une source extraordinaire et parfois unique de sauvegarde des événements qui se sont passés depuis que Nicéphore Niepce (1805-1870) imagina le moyen de conserver une image négative sur une plaque de verre, et de pouvoir la reproduire, en plusieurs exemplaires, en positif, sur du papier photographique.

Avant l'apparition de la photographie, la Mémoire des événements du passé nous était transmise :

- par la Mémoire scripturale : les parchemins, manuscrits, livres, registres, programmes, etc. ;
- par la Mémoire picturale : lithographies, gravures, peintures, des œuvres souvent enjolivées ;
- par la Mémoire orale : le bouche à oreille, des informations souvent déformées ou exagérées.

La Mémoire photographique, elle nous donne des documents exceptionnels, ces photos anciennes nous procurent des images très fidèles, les moindres détails sont identifiables. Il ne reste plus qu'à les faire parler pour découvrir tout ce qu'elles ont en mémoire. Malheureusement, ces photos ont bien souvent été délaissées au fil du temps, fréquemment déposées au fin fond d'un grenier avec d'autres objets et alors totalement oubliées, parfois perdues.

Les historiens et les autorités communales ne s'y sont intéressés que très rarement, si bien qu'il n'existe pratiquement pas de photothèque dans les villes. C'est seulement vers les années 60 que quelques collectionneurs ont commencé à s'intéresser aux cartes postales et parfois à des photos originales pour se constituer une collection à usage personnel.

Fin 1988, en cherchant pour une exposition des photographies anciennes de Mons, déjà agrandies et ne les trouvant pas, j'ai eu la chance de découvrir une collection privée de photos originales, de tous formats, très peu connues ou tout à fait inconnues. Ce fut le déclic. Afin de sauvegarder ce patrimoine, pour en faire profiter les Montois par des expositions et des publications, je décidais, début 1989, de compléter la collection de photos de Mons conservées par mon père et de créer un Fonds d'Archives Photographiques sur Mons. Une idée nouvelle : non pas collectionner les photos originales mais les faire sortir des maisons, les emprunter pour les sauvegarder en les re-photographiant. Cela permet d'archiver les documents sur un négatif argentique de longue conservation et de les reproduire sur un papier photo argentique, toujours au même format, ce qui facilite le classement et la consultation du fonds. Les renseignements reçus sont transcrits dans un fichier informatique.

Je ne sauvegarde pas les cartes postales, car elles sont visibles en prenant contact avec une bonne dizaine de collectionneurs. Mon but est de faire découvrir les photos peu connues ou inconnues. Cependant ces cartes postales sont parfois utiles quand il n'existe pas de photos se rapportant à un événement. Dans ce cas particulier, les collectionneurs me les prêtent volontiers.

Les Montois ont répondu, nombreux, à ma démarche. En 23 ans, j'ai pu sauvegarder plus de 10.150 photos anciennes se rapportant à Mons, les plus anciennes datent de 1864 et pour une grande majorité elles sont antérieures à 1950. Il était temps, plus de 20% des personnes qui m'ont prêté ces photos sont maintenant décédées. Je tiens à remercier toutes ces personnes, sans elles le Fonds n'existerait pas, leurs photos ne seraient pas sauvegardées et les Montois ne pourraient pas en profiter.

A ce stade, le travail ne fait que commencer. En effet ces photos sont rarement accompagnées de renseignements et souvent les propriétaires ne savent pas donner d'explications. Un travail de détective commence : retrouver la date, l'événement, les noms, le lieu, etc... Cela demande de longues et fastidieuses recherches : aux Archives de l'Etat, à la Bibliothèque, dans les bulletins communaux, les journaux, les annuaires commerciaux, les programmes, les livres. Il faut aussi questionner les vieux montois, les historiens locaux, d'autres collectionneurs, etc...

Pour une centaine de photos, il manque toujours des renseignements. Un exemple : des funérailles à Sainte-Waudru, le cercueil est posé sur un affût de canon, ce qui n'est pas courant. Après de longues recherches, il est certain que cela s'est passé entre 1928 et 1939, mais je n'ai pas trouvé la date des funérailles ni le nom du militaire décédé.

Mon Fonds d'Archives Photographiques a contribué humblement à la sauvegarde de la Mémoire du passé de notre bonne ville de Mons et a permis de le faire découvrir aux Montois :

- Dix expositions, sept, depuis 2002, avec la Maison de la Mémoire de Mons : photos inédites de commerces montois de 1885 à 1936 ; 1940-1944 - Mons défigurée ; Mons en guerre, 1914 - 90e un début – 1944 - 60e une fin ; 1905, Mons fête le 75e anniversaire de la Belgique et en 1930 le 100e anniversaire ; Mons durant les grands travaux 1860-1905 ; les sociétés d'agrément montoises ; Mons : «

Ville d'écoles ».

- Un livre édité par la Maison de la Mémoire de Mons en 2007 « Mons durant les grands travaux 1860-1905 »



Le travail n'est pas fini, il y a encore des photos oubliées ou bien classées à sauvegarder. Elles peuvent être grandes ou petites, en bon ou en mauvais état, ce peut être des plaques de verre ou des photos papier, il faut les sauver avant qu'il ne soit trop tard. Vous pouvez me les prêter, dans les 3 jours, elles vous seront rendues. Contact : André Faehrès, 065 34 00 67. D'avance merci.

Funérailles à Sainte-Waudru entre 1928 et 1939.

Collection : Jean-Claude De Genst.

Garage **ELIO**

ECHAPPEMENTS - AMORTISSEURS
BATTERIES - PNEUS

Tél : (065) 67.11.40

Tous travaux de mécanique
et de carrosserie

...

Véhicules toutes marques,
essence & diesel

delcambe

DELCAMBE MONS

HOMMES & DAMES

64-66-68, rue de la Chaussée

065 40 88 70

ENFANTS

6, rue de la Chaussée

065 33 92 56

DELCAMBE GRANDS PRÉS

CENTRE COMMERCIAL

065 34 99 20

DELCAMBE JEMAPPES

Shopping Wilson

510, avenue Wilson

065 39 50 70

DELCAMBE LA LOUVIÈRE

CENTRE COMMERCIAL CORA

064 28 36 78

DELCAMBE NIVELLES

53-55, rue de Namur

067 21 24 32

SHOPPING NIVELLES

18A, chaussée de Mons

SHOPPING LOUVAIN-LA-NEUVE

SHOPPING L'ESPLANADE

10, Place de l'Accueil





Le roman et L'HISTOIRE

Marie-Claire George, romancière

Il n'y a de monde que celui de la mémoire
Francis Tremblay

L'Histoire, une affaire de dates et de traités ? Le souvenir, une affaire de vieux qui radotent ? La littérature, le cinéma démentent d'abondance ces clichés. La tragédie du Titanic, la révolte de l'équipage de la Bounty, la conquête de l'Ouest, les deux conflits mondiaux, le destin héroïque de Jeanne d'Arc ou de la reine Marie-Antoinette et même la maîtrise du feu par nos lointains ancêtres, voilà pêle-mêle quelques sources de l'inspiration de nos romanciers et cinéastes. Qui n'a lu, ou vu l'adaptation de « L'allée du Roi » de Françoise Chandernagor ou de « La liste de Schindler » ? Qui ne guette la programmation de la suite des « Tudors » ou de « Un village français » à la télévision ? Les meilleurs écrivains, les réalisateurs et les acteurs les plus célèbres mettent leur talent au service d'une Histoire vivante, mêlant volontiers réalité et fiction, adoptant l'un ou l'autre point de vue. Ils rencontrent ainsi nos attentes : voyager dans le temps comme on le fait dans l'espace et vivre par procuration des aventures que la vie quotidienne nous refuse.

Ce ne sont là que quelques exemples d'un courant qui traverse les siècles et les civilisations. Par essence, l'homme a besoin de se souvenir, il a aussi besoin de s'imaginer, de s'émouvoir, de se divertir et de se rassurer. L'Histoire est une science, avec le côté aride,



le sérieux d'une leçon à apprendre. L'Histoire, c'est du vrai, et c'est donc de l'angoisse. Le roman, en se mettant à distance de cette réalité, la rend accessible et supportable : le lecteur se glisse dans la peau de personnages, vrais ou fictifs, vit leur vie, ressent des émotions – leurs émotions ? – et il en apprend ainsi plus sur ce qui a réellement été et qui ne peut que lui parler davantage puisque le roman souligne le caractère humain des héros et des événements racontés.

Cœuvre d'imagination, le roman dit l'Histoire par l'exemple. L'Histoire apparaît alors comme un cas unique, une exception, elle devient une histoire privée, secrète, à laquelle le lecteur est partie prenante, le temps de quelques heures et pour jouer le jeu. Il s'en contentera ou il essaiera d'en apprendre plus mais il aura vécu, en les ressentant, des aventures plausibles, représentatives de ce qu'a été la réalité, et les aura ainsi fait siennes. Quoi de plus efficace que cette expérience intime, n'est-ce pas là ce que l'on appelle la mémoire ?

René Magritte



Peut-on vivre sans mémoire ?

Didier Georges, membre du groupe porteur

A la question « Peut-on vivre sans mémoire ? », la réponse est non. Définitivement non. Et ne jouons pas sur les mots : mémoire à court ou à long terme, mémoire vive ou mémoire d'outre-tombe, le temps ne fait rien à l'affaire.

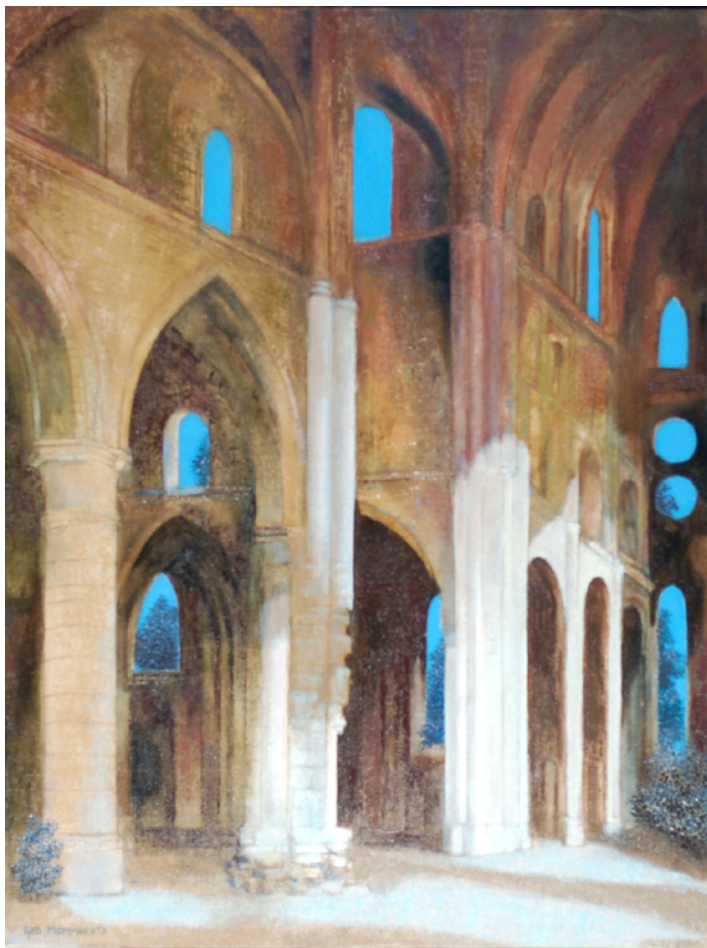
Certes on peut bien oublier ses clefs, oublier le temps qui s'enfuit déjà, oublier le nom d'un petit bal perdu. C'est justement le rôle de la mémoire. Mémoriser, c'est trier, ranger. Ranger à sa manière. Mettre des informations en forme. Ces informations sont de types si différents, de formats quelquefois si informes, qu'il en faut de la place pour caser tout cela.

Là est la vraie question. Un jour, tôt ou tard, la place vient à manquer. Les tiroirs sont trop pleins, les planches des étagères font le ventre, le toit se soulève. Se souvenir de tout, mission impossible. Alors, on jette, on balance ou on laisse trainer.

La tâche est tellement vaste que notre cerveau qu'on dit si grand, si évolué n'y suffit pas. Notre corps doit prendre sa part dans ce travail. Car la mémoire est un travail. Un travail sur soi, un travail en soi. Comment se répartit ce travail entre l'esprit et le corps ?

Au temps des Grecs, Platon à la suite de Pythagore raconte comment les âmes traversent le fleuve de l'oubli, le Léthé. Avant de s'incarner, elles plongent dans ce fleuve des Enfers qui recouvre d'un voile épais tout ce qui pourrait rappeler leur vie passée. Selon l'interprétation moraliste de cette théorie de la métempsychose, notre incarnation humaine ou animale dépend de notre comportement dans nos vies antérieures.

Se souvenir ne serait donc que se ressouvenir ? Tout n'est donc que réminiscence, ramint'vances ? Tout finit par remonter à la surface, comme Laurent, dans Thérèse Raquin, qui voit réapparaître le corps de sa victime sur ses toiles.



Mais la mémoire dépasse aussi la case individuelle. Elle est aussi l'affaire d'une famille, d'un clan, d'un peuple. La mémoire collective a ses ressorts. Elle se transmet de génération en génération. Un peuple sans mémoire, sans possibilité de mémoire, se cherche un passé, des ancêtres.

La mémoire nous joue parfois des tours. Nous nous créons parfois des mythes, nous embellissons, enlaidissons, grandissons des traits, des anecdotes, Nous ne pouvons nous empêcher de construire un roman familial, national. Saga, épopée homérique ou Mahabharata trouvent aujourd'hui des successeurs dans les mythes du progrès, de la croissance perpétuelle et de la Terre nourricière capable de produire toujours plus pour satisfaire nos faux-besoins. Nous ne pouvons vivre sans mémoire. Une maladie terrifiante nous le montre cruellement aujourd'hui, la maladie d'Alzheimer. Cette destruction inexorable de notre cerveau s'avère mortelle et affecte de plus en plus de gens, de plus en plus jeunes. Phénomène troublant à une époque où tout doit aller vite, tout doit regarder l'avenir à court terme. Si cette maladie peut servir à attirer notre attention sur l'importance de la mémoire dans notre culture moderne, elle permettra peut-être de reconsidérer la place du passé et son omniprésence dans nos vies. Remember !

**MOMMAERTS Géo, *Ces pierres qui nous parlent* ,
(Fonds Goddiarch)**



Le couvent des Soeurs Noires, lieu de mémoire

Jean Schils, Président de la Maison de la Mémoire

Est-ce pur hasard que la Maison de la Mémoire se soit installée successivement dans deux couvents ? A priori oui, puisqu'à chaque fois s'était ouverte une opportunité que nous avons pu saisir ... Mais nous n'aurions pas pu investir n'importe quel espace. Le projet initial des Maisons de la Mémoire stipulait bien qu'il devait s'agir d'un bâtiment patrimonial, désaffecté et disponible, ayant joué un rôle dans la vie sociale.

Les abbayes et les couvents sont des espaces mémoriels intéressants parce qu'ils ont été porteurs d'un projet communautaire. Faire cohabiter pendant toute une vie des personnes qui ne s'étaient pas choisies, tel était le défi à relever. Comment y arriver ?

La première condition était de construire une architecture adaptée. Aujourd'hui la civilisation de masse, née au 20^e siècle, a tendance à construire des espaces impersonnels, où les foules se croisent. Les communautés religieuses devaient se doter de résidences où l'on vivait ensemble. C'est toute la différence ...

Il fallait donc concevoir des ensembles comportant à la fois des espaces privatifs (les cellules) et communautaires. Au centre : le cloître, génialement pensé comme carrefour de communication et comme amortisseur de tensions. La ville médiévale s'est d'ailleurs construite

sur ce modèle. Aujourd'hui encore, ces espaces sont perçus comme particulièrement conviviaux et contribuent à la réussite des activités qui s'y déroulent. Nous l'avons souvent observé.

La seconde condition indispensable à la vie communautaire était d'avoir un projet commun qui transcende les tensions de la vie quotidienne. Ce projet commun était inscrit dans une Règle de vie. Parfaitement démodée aujourd'hui, dans une société où la liberté individuelle est devenue la mesure de toute chose, la Règle a cédé le pas à la Loi. Celle-ci permet bien sûr à chaque individu de s'épanouir comme il l'entend, et ce n'est pas négligeable. Mais elle se paie par une plus grande difficulté à vivre ensemble, dont témoigne la montée de la violence. On observe également une régression de l'engagement à long terme. Pour les communautés religieuses, la vie avait un sens, incontestable et définitif, et la Règle n'était qu'un moyen au service de celui-ci.

La consommation peut-elle tenir lieu de sens ? J'ai rencontré un jour une jeune femme venue visiter le couvent des Capucins, au temps où nous y étions. Elle m'avait posé beaucoup de questions sur le sens de ce que vivaient ces disciples de François d'Assise. Puis elle était partie sans rien dire. Quelques mois plus tard, nos chemins s'étaient à nouveau croisés, par hasard. Quelle ne fut pas ma surprise de l'entendre dire : « Vous avez changé ma vie » ! C'était un beau compliment, sans doute le plus beau qu'on m'ait fait. Mais c'était surtout révélateur de cette quête de sens qui anime beaucoup de nos contemporains.

Voilà pourquoi, au-delà de son intérêt fonctionnel, le couvent des Sœurs Noires reste interpellant, vingt-cinq ans après le départ de sa dernière communauté religieuse.



Autel de la chapelle du couvent des Sœurs Noires



HISTOIRE et mémoire FONT-ELLES BON ménage ?

Corentin Rousman, membre du groupe porteur

Actuellement les Politiques, lorsqu'ils parlent des conflits mondiaux et de leurs commémorations, ont un mot qui leur revient régulièrement à la bouche : le devoir de mémoire. Mais qu'en est-il exactement et qu'entend-on par ce devoir de mémoire ? Au-delà de cette première question, il faut s'interroger sur l'essence même du devoir de mémoire car pourquoi ne parlons-nous pas du devoir de l'histoire ?

D'après Enzo Traverso, qui a étudié les relations entre mémoire et histoire, la mémoire est souvent utilisée comme un synonyme d'histoire et a une tendance singulière à l'absorber en devenant elle-même une sorte de catégorie métahistorique (TRAVERSO (E.), *Le passé, mode d'emploi. Histoire, mémoire, politique*, Paris, 2005, p. 10 – 11). La mémoire propose une description de l'histoire beaucoup plus subjective, plus personnelle mais surtout plus proche du vécu et donc plus humaine, voire même sentimentaliste. La mémoire envahit l'espace public et le passé accompagne le présent. Elle s'installe dans l'imaginaire collectif comme une mémoire puissamment amplifiée par les médias et les pouvoirs publics. Pour pardonner, il faut savoir oublier et celui qui perd la mémoire ne sait pas où aller. Ainsi, de nombreux espaces publics, des musées, des institutions privées, ... deviennent des lieux de mémoire car le passé, souvent douloureux, se transforme en une mémoire collective après avoir été sélectionné et réinterprété selon les sensibilités culturelles. Lors de l'établissement de ces lieux de mémoires, les historiens, en tant qu'experts du passé, sont appelés pour donner de leur art et en faire un produit marchand à l'instar des biens de consommation courants. Ces lieux ont d'ailleurs, au-delà de leur objectif mémoriel, le rôle de légitimer certaines institutions ou encore de renforcer la cohésion d'un groupe ou d'une communauté et à inculquer des valeurs dans la société.

Les raisons de la recrudescence de la mémoire font suite à la crise de la transmission au sein des sociétés contemporaines. Cette crise s'est fortement développée durant les années 1970 et fait suite à la perte des repères des descendants des individus ayant connu les deux guerres mondiales et dont la première fut le déclencheur. Auparavant, l'expérience était vécue et partagée ; maintenant, nous sommes dans le déclin de l'expérience transmise. Cette perte de repères devient mondiale et toutes les guerres, génocides et autres traumatismes ne se donnent pas comme une expérience du quotidien mais bien comme des périodes de perte de repères.

Ainsi, le devoir de perpétuer la mémoire devient essentiel pour les sociétés contemporaines. Elles se doivent de transmettre des valeurs et de donner des repères. Après la première guerre mondiale, des milliers de monuments commémoratifs ont été érigés, consacrant des valeurs laïques, défendant des valeurs éthiques et devenant ainsi un symbole de sentiment national. Dès lors, l'État devient et se veut le garant de ce devoir de transmission des tragédies ou événements nationaux et promeut ainsi ces espaces car il se sent induit du devoir de la mémoire collective. Au XIXe siècle et durant tout l'Ancien Régime, mourir à la guerre était, pour ainsi dire, normal. Par la suite, les rescapés ou les survivants, devenant ainsi des victimes, seront sacralisés par la mémoire collective. Finalement, l'obsession mémorielle de nos jours est le produit du déclin de l'expérience transmise dans un monde qui a perdu ses repères, défiguré par la violence et atomisé par un système social qui efface les traditions et morcelle les existences.

Ainsi, on ne peut que déplorer le fait que l'injonction morale du devoir de mémoire finisse par occulter le travail de mémoire ou mieux le travail d'histoire (ZELIS (G.), *Pour un usage social du passé et une utilité sociale de l'histoire, dans L'histoire dans l'espace public. L'histoire face à la mémoire, à la justice et au politique*, Loverval, 2005, p. 6). L'historien peut-il dès lors être appelé comme expert pour répondre à ce devoir de mémoire ? L'histoire ne joue pas sur la subjectivité, ni sur les sensibilités personnelles ou collectives d'un groupe humain, elle se veut la fille de l'objectivité. L'historien est alors appelé à la rescousse pour répondre à cette volonté continuelle de nos sociétés contemporaines. Il y est désigné comme spécialiste et surtout considéré comme témoin mais à tort car il n'a connaissance des événements que par son étude et son savoir. Les archives peuvent être là pour combler certains vides mais elles ne peuvent et ne pourront jamais répondre au caractère subjectif et global d'une population tout entière.

Lors de la bataille de Mons du 23 août 1914, de nombreux Montois ont décrit les événements mais comment arriver à présenter les témoignages de l'ensemble des individus présents ? L'historien recoupe les sources, il compare, il institutionnalise mais surtout il objectivise la réalité. Dans l'établissement du futur Centre d'Interprétation sur l'Histoire Militaire de Mons, nous devons essayer de toucher à plus de subjectivité afin de rendre le texte vivant mais tout en restant objectif, travail ô combien difficile ! L'historien doit véritablement faire un choix, il a des difficultés lorsque l'on parle de mémoire car, face à la demande générale, il est obligé de répondre à ces requêtes et il se voit dans la nécessité d'élargir considérablement ses conceptions. Il ne doit plus faire son travail de scientifique *stricto sensu*, il doit faire transparaître dans son discours la mémoire collective.



**Commémorations de la bataille de Mons 2012.
Photo Corentin Rousman.**

Finalement, comment concilier mémoire et histoire ? La réalité nous montre, même si c'est difficile, qu'il est possible de rassembler les deux afin de faire passer un message cohérent, global et historiquement valable. Le devoir de mémoire restera, tant que les politiques y trouveront un écho dans la population, une de leurs missions pour les générations futures. Notre Premier ministre et Bourgmestre l'a encore rappelé lors de son discours à la tribune des Nations-Unies à New-York il y a quelques jours : *En 2014, la Belgique commémorera avec solennité le centenaire de la Première Guerre Mondiale. Nous le faisons par devoir de mémoire envers les jeunes de plus de 50 pays qui, sur notre territoire, ont défendu les idéaux de paix et de liberté* (Discours d'Elio Di Rupo à la tribune des Nations-Unies le 26 septembre 2012). Comme quoi le devoir de mémoire reste encore aujourd'hui un terme porteur et au-dessus de la conception du devoir de l'histoire.